

# 1

**A**ccroupi au milieu d'un quadrillage parfaitement régulier, je cherche le passé. Le soleil me cuit la nuque. Mes paumes sont criblées d'ampoules qui me brûlent atrocement. Je suis sale, en nage. J'empeste. Mon t-shirt me colle au dos, tel un vieux pansement coriace.

Le vent et l'excavation ont soulevé un tourbillon de sable fin qui forme un dôme au-dessus du champ. Le sable me pique les yeux. Le nuage de poussière me dessèche la bouche et me poudre le visage ; ma peau me fait l'effet d'une croûte craquelée. Je gémiss en silence. Et dire que j'ai pu rêver d'une telle existence. Mais il faut bien gagner son pain...

J'éternue.

— *Prosit* ! me lance quelqu'un.

Surpris, je promène mon regard. Mais chacun est à sa tâche.

Le passé n'est pas facile à trouver. À quelques pelletées au-dessous de la couche de terre supérieure, je fouille du bout des doigts de l'humus pur, dans la pelle à poussière posée entre mes baskets sales. Nous avons creusé jusqu'à une couche d'occupation humaine vieille de 800 ans. L'odeur de compost est riche. Dans l'un de ses manuels, *Archaeological Analysis of the Ancient*, le professeur Graham Llyleworth écrit : « Du sombre terreau affluent les

messages muets du passé. » Il faut le faire, non ? Le professeur Llyleworth compte parmi les plus grands archéologues du monde. Mais il souffre d'un goût pour le lyrisme un peu trop prononcé. Enfin, passons sur ses incartades.

Il est actuellement assis à l'ombre d'un drap tendu entre quatre piquets. Il bouquine. Tire sur un cigare qu'il n'a pas allumé. Il transpire une intelligence insupportable, saturée d'une imposante dignité grisonnante qu'il ne mérite pas le moins du monde. Il est vraisemblablement en train de rêver de l'une des filles qui se tiennent le derrière en l'air. Parfois, il nous toise avec des yeux qui disent : il fut un temps où c'était moi qui transpirais ainsi, mais il est loin.

Je l'épie à travers mes épais verres solaires. Son regard croise le mien, s'arrête une seconde ou deux. Puis il bâille. Un souffle fait battre le drap. Il y a bien des années qu'il ne s'est laissé braver par quelqu'un qui avait de la crasse sous les ongles.

— M. Beltø ? dit-il avec une politesse trop appuyée.

Je n'ai encore jamais rencontré d'étranger qui réussisse à prononcer mon nom correctement. Il me fait signe. Comme les esclavagistes du dix-neuvième à leurs négrillons. Je me hisse hors de la tranchée d'un mètre de profondeur et époussette la terre de mon jean.

Le professeur toussote.

— Rien ?

Je montre mes paumes vides et me mets en un garde-à-vous goguenard, qui hélas lui échappe complètement. Je réponds, dans la langue de Shakespeare :

— Rien !

Avec une mimique voilant à peine son mépris, il me toise et demande :

— Tout va bien ? Vous êtes bien pâle, aujourd'hui...

Puis il hennit. Espérant une réaction que je n'envisage pas une seconde de lui donner. Le professeur Graham Llyleworth passe souvent pour malfaisant et assoiffé de

pouvoir. Il n'est ni l'un ni l'autre. La condescendance est une seconde nature chez lui. Le regard qu'il porte sur son entourage et sur les minuscules créatures humaines qui grimpent sur le pli de son pantalon a été façonné à un stade précoce de son existence, puis coulé dans du béton armé.

Quand il sourit, c'est avec une indifférence distanciée et supérieure. Quand il écoute, c'est avec une affabilité forcée (que sa mère a dû lui inculquer à coups de menaces et de baguette). Quand il parle, on a tôt fait de croire qu'il s'exprime au nom de Notre Seigneur.

Llyleworth époussette d'une chiquenaude une saleté que le vent a déposée sur son costume gris sur mesure. Pose son cigare sur la table pliante. Il marque chaque tranchée creusée et vidée. Le visage inexpressif, il débouche donc son feutre indélébile et trace une croix dans la case 003/157 du plan, sur la table, sous le dais de toile.

Puis il me congédie d'une main lasse.

À la fac, on nous enseignait que chacun de nous pouvait déplacer jusqu'à un mètre cube par jour. Le tas à côté du tamis indique une bonne matinée. Ina, l'étudiante qui tamise toute la terre que nous lui apportons dans nos pelles à poussière et brouettes, n'a trouvé que quelques poids de métier à tisser et un peigne, qui avaient échappé aux équipes de fouilles.

Debout dans une flaque de boue, vêtue d'un petit short, d'un tee-shirt blanc et de bottes en caoutchouc beaucoup trop grandes, elle tient un tuyau d'arrosage vert dont l'embout fuit. Elle est très mignonne. Je lorgne vers elle pour la deux cent douzième fois aujourd'hui. Mais elle ne regarde jamais dans ma direction.

Plein de courbatures, je m'affale dans le fauteuil pliant, que l'ombre d'un bosquet de merisiers protège du soleil d'août. Ceci est mon coin, ma petite zone de sécurité.

D'ici, j'ai une vue d'ensemble sur le chantier. J'aime avoir une vue d'ensemble. Avoir une vue d'ensemble, c'est aussi avoir le contrôle.

Tous les soirs, après le tri et le catalogage, j'appose ma signature au bas de l'inventaire des vestiges. Le professeur Llyleworth me trouve exagérément suspicieux parce que j'insiste pour comparer les artefacts des boîtes en carton avec sa liste. Mais je ne lui fais pas confiance. Je suis ici pour contrôler. Il le sait aussi bien que moi.

Le professeur se tourne, comme fortuitement, pour voir où je suis passé. Je lui adresse un salut scout enjoué : deux doigts au front. Il ne répond pas.

Je me sens mieux à l'ombre. Un défaut de mon iris fait exploser toute lumière vive en une grêle d'éclats au fond de ma tête. Ma définition du soleil est un disque de concentré de douleur. C'est pourquoi je plisse souvent les yeux. Un jour, un enfant m'a dit : « Tes yeux, on dirait quand quelqu'un prend une photo au flash. »

Adossé au container d'outils je domine le site. Les cordons blancs du repère orthonormé délimitent des zones carrées qui sont excavées une par une. À côté du niveau et du théodolite, Ian et Uri débattent en regardant le carroyage et gesticulent en direction des axes du repère.

Un instant j'imagine en riant que nous creusons au mauvais endroit. Que le professeur va souffler dans son stupide sifflet et crier : « Stop, nous faisons erreur ! » Mais à leur mine, je comprends qu'ils sont simplement impatients. Nous sommes trente-sept archéologues.

Les chefs de zones du professeur (Ian, Théodore et Pete de l'université d'Oxford, Moshe et David de l'université hébraïque de Jérusalem et Uri de l'institut Schimmer) dirigent chacun une équipe de fouilleurs, constituée d'étudiants en master norvégiens.

Ian, Théo et Pete ont développé un logiciel pointu de fouilles archéologiques, fondé sur la photo-satellite à infrarouges et les ondes sonars de la structure terrestre.

Moshe est docteur en théologie et en physique, il faisait partie du groupe d'experts qui ont examiné le suaire de Turin, en 1995.

David est un spécialiste de l'exégèse des manuscrits néotestamentaires, Uri de l'histoire de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean.

Quant à moi, je suis là pour surveiller.

## 2

Autrefois, je passais tous mes étés dans la maison de vacances de Farmor, au bord du fjord, chez ma grand-mère paternelle. Une villa à l'architecture de type chalet suisse, dans un verger fleuri, aux dalles d'ardoise chauffées par le soleil, peuplé de rejets de merisiers, de papillons, de mouches et de joyeux bourdons. L'air embaumait le goudron et le varech. Au milieu du fjord teuf-teufaient les bateaux en bois. Dans l'ouverture sur le large, entre Larkollen et les îles de Bolærne, si lointaines qu'elles semblaient planer, j'entrevois un filet de mer infini, et, derrière l'horizon, j'imaginai l'Amérique.

À un bon kilomètre, au bord de la route de campagne entre Fuglevik et Moss, se trouvait le monastère de Værne, ses deux cents hectares de champs et de forêts et son histoire remontant jusqu'aux sagas norvégiennes de Snorre Sturlasson. À la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le roi Sverre Sigurdsson fit don du monastère de Værne aux chevaliers de Saint-Jean. Ils apportèrent à notre recoin de civilisation un souffle d'histoire mondiale, de croisades et de chevaliers spirituels. Leur temps au monastère ne s'acheva pas avant 1532.

La vie est une somme de coïncidences, puisque c'est dans un champ du monastère de Værne que se déroulent les fouilles du professeur Llyleworth.

Il prétend que notre but est de trouver un donjon rond de l'époque viking. Sans doute deux cents mètres de diamètre, entouré d'un rempart en terre et de palissades en bois. Il est tombé sur une carte dans un tombeau viking de York.

C'est à ne pas y croire. D'ailleurs, je ne le crois pas.

Graham Llyleworth cherche quelque chose. J'ignore quoi. Un trésor serait bien trop banal. Une tombe avec un bateau viking ? Les vestiges de la châsse de saint Olav ? Peut-être des pièces de monnaie de Khwarezm, cet empire à l'est de la mer d'Aral ? Des rouleaux de vélin que Snorre Sturlasson aurait reçus en retour de sa maison d'édition ? Un vase sacrificiel en argent ? Une pierre runique magique ? Je ne peux que jouer aux devinettes. Et m'investir corps et âme dans ma mission de chien de garde.

Ces fouilles serviront, encore une fois, de point de départ à un nouveau manuel du professeur. C'est une fondation anglaise qui paie. Le propriétaire du terrain a perçu une vraie petite fortune pour nous laisser retourner son champ.

Il doit s'agir d'un sacré manuel.

Je n'ai toujours pas compris comment, ni pourquoi, le professeur Llyleworth avait pu entrer sur le territoire norvégien avec ses troupes d'assaut archéologiques. C'est la vieille rengaine. Il a des amis puissants.

En Norvège, les étrangers obtiennent difficilement des autorisations de fouilles. Le professeur Llyleworth, lui, n'a pas rencontré la moindre résistance. Bien au contraire. Le directeur du Patrimoine a applaudi des deux mains. L'université a mis tout son zèle à sélectionner ses meilleurs étudiants pour former les équipes de fouille, régler les formalités d'obtention de permis de travail pour ses collaborateurs étrangers, gaiement tapoter les autorités départementales sur la tête. Tout était pour le mieux. Et puis ils sont tombés sur moi dans un bureau du musée des Antiquités de Frederiks gate. Le gardien. Le bras armé

des autorités norvégiennes. Un assistant de recherche en archéologie, dont on pouvait se passer pendant quelques mois. Une simple formalité, c'est tout juste s'ils ne se sont pas excusés de ma présence, mais les règles sont les règles, vous savez comment c'est, Monsieur.

Dans le salon de Farmor, dans la maison de vacances, une horloge à balancier bat les secondes dans son coin. Je l'adore depuis ma plus tendre enfance. Elle n'est jamais à l'heure. Elle se met parfois à sonner aux heures les plus étranges. Minuit moins huit ! Neuf heures trois ! Quinze heures vingt-huit ! Alors le mécanisme fait frémir d'autosatisfaction ses ressorts et ses roues dentées et s'exclame : rien à foutre ! Car, qui a décidé que c'étaient toutes les autres horloges du monde qui étaient à l'heure ? Ou que le temps se laissait capturer par de la mécanique de précision et des aiguilles ? Je me pose beaucoup de questions dans la vie. C'est de la déformation professionnelle. Quand vous exhumez le squelette, vieux de cinq siècles, d'une femme qui ne veut pas lâcher l'enfant qu'elle enlace, l'instant se fige dans le temps.

Un courant d'air apporte un parfum salé de mer. Le soleil s'est radouci. J'ai horreur du soleil. Nous sommes très rares à concevoir cet astre comme une fusion nucléaire permanente. Mais c'est mon cas. Et je me réjouis à l'idée que dans dix millions d'années ce soit fini.

### 3

Le cri a un accent de stupéfaction surexcitée. Sous son dais de toile, le professeur Llyleworth se lève, vigilant, humant l'air, comme un vieux chien de garde engourdi qui envisage de donner de la gueule. Les